

Les débuts de Mark Morris à Bruxelles

Virage sur l'aile

Star très demandée sur la scène américaine, ce chorégraphe de trente-deux ans succède à Béjart. Grand émoi à Bruxelles.

Il était encore en barboteuse, dans son Seattle natal, lorsque Maurice Béjart créa au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles *le Sacre du printemps*, qui allait déterminer la naissance du Ballet du XX^e siècle et son implantation dans la capitale belge. C'était en décembre 1959 : il avait trois ans, il ne se doutait pas qu'il succéderait un jour à Béjart dans ce théâtre de la lointaine Europe...

C'est chose faite : l'intronisation a eu lieu le 22 novembre. Mark Morris et son Monnaie Dance Group viennent de passer brillamment leur examen d'entrée avec *l'Allegro*, *Il Penseroso*, et *Il Moderato*, oratorio de Haendel sur des poèmes de Milton. Un grand ballet de deux heures, en deux parties.

Aujourd'hui, Mark Morris a trente-deux ans, un curieux visage où se mêlent l'innocence enfantine et la plus vive malignité, des yeux trop pâlis pour être honnêtes et une tignasse bouclée façon Louis XIV (mais ce n'est pas une perruque).

Aux Etats-Unis, c'est une star ; depuis qu'il a fondé son groupe, en 1980, des compagnies de plus en plus importantes (le Joffrey Ballet, le Boston Ballet, l'American Ballet Theatre) se disputent ses chorégraphies. En Europe, il est pratiquement inconnu.

Il a reçu une formation très large — moderne, classique, fandango, danses slaves. Manifestement, il a tout vu, tout retenu, tout digéré ; il s'épanouit comme une fleur typiquement américaine sur l'arbre de la modern dance. Si l'on veut faire référence à des territoires balisés pour le situer un peu, c'est à Paul Taylor qu'il fait penser — et, dans une moindre mesure, à Merce Cunningham. Mais il a son propre langage.

Ce qui frappe en premier lieu, dans son *Allegro*, c'est une musicalité en profondeur. Il a, dit-il, passé trois ans avec la partition de Haendel avant de travailler trois mois avec ses danseurs. Cette fréquentation a porté ses fruits. La chorégraphie épouse amoureuxment la musique, parfois mot à mot, un pas sur chaque note, parfois plus librement, ne suivant qu'une grande courbe mélodique ou une pulsation secrète ; les structures musicales sont comme décortiquées lisiblement sur scène.

Précisons au passage que l'orchestre, les chœurs et les solistes de la Monnaie sont là, bien vivants : une délectation devenue rare dans la danse, où grincement tant d'enregistrements éprouvants.

Ce qui frappe ensuite, c'est l'invention inépuisable de l'architecture et du dessin. En deux heures, on ne voit pas deux fois la même image. Entrées et sorties d'une ingéniosité diabolique, bouquets, grappes, guirlandes, échafaudages, pfuitt, tout disparaît, reste une jeune fille rose soudain paniquée par sa solitude et s'enfuyant en coulisse... Beaucoup de courses, de marches, toujours fluides, fugaces. D'étonnants virages sur l'aile d'un groupe compact, comme une troupe d'oiseaux migrants.

Pas de sujet, d'anecdote, mais les mille états d'âme qui peuvent affecter un individu ou une société, exprimés avec légèreté et subtilité : l'allégresse, bien sûr — dominante — mais aussi l'inquiétude, la mélancolie, la ferveur, l'amour, l'humour. On va jusqu'à se donner des gifles — pour rire.

Tout cela se passe dans une très belle scénographie d'Adrianne Lobel : des cadres de scène aux lignes pures, sur lesquels jouent constamment des panneaux opaques ou transparents qui montent et descendent, produisant des changements de couleur. Le raffinement des éclairages apporte sa contribution à ce spectacle hautement professionnel.

Quelques jours après la création mondiale de cet *Allegro*, Mark Morris présentait à Bruxelles quatre pièces de son répertoire américain, réalisées avec des moyens plus modestes. Ce second programme n'a pas bouleversé les impressions reçues du premier : la musique est bien la muse de Morris, qui se soumet à ses ordres avec un bonheur évident ; et son invention se manifeste davantage dans la syntaxe que dans le vocabulaire proprement dit. On se prend à penser que la modern dance n'est plus si moderne que ça, elle finit par être octogénaire...

Frison, pour cinq danseurs en maillots pastel, sur la *Symphonie d'instruments à vents*, de Stravinsky, utilise les capacités (limitées) des corps humains à dessiner dans l'espace des figures géométriques. *Sonate pour clarinette et piano* propose une équivalence visuelle de la partition de Poulenc, dans des costumes évoquant les Frères Jacques ; le *Gloria* de Vivaldi confirme la filiation Paul Taylor-Mark Morris.

On retiendra davantage *Ten Suggestions*, sur les *Bagatelles pour piano*, de Tchérepnine : un solo dansé par Morris lui-même, poétique funambule en pyjama de satin rose, jouant avec un cerceau, une chaise, un ruban, un chapeau. Là, l'ange du bizarre passe.

SYLVIE DE NUSSAC.

★ Monnaie de Bruxelles, les 9, 15 et 21 décembre.

LE MONDE
6 DEC. 1988